

On nous écrit

René Payant

Numéro 21, printemps 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40316ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Payant, R. (1981). On nous écrit. *Lettres québécoises*, (21), 66–66.

On nous écrit

MÉMOIRES D'UN SIMPLE MISSIONNAIRE

Montréal, le 3 décembre 1980

Je trouve pour ma part tout à fait inconcevable qu'un anthropologue ait préféré « remanier » un manuscrit, sous prétexte de clarté et de simplicité grammaticale, plutôt que de le faire paraître dans sa version originale. Un tel acte jette le discrédit le plus lourd sur les pratiques de l'anthropologie face au texte littéraire, qu'il nous parvienne sous forme de lettres, de mémoires, de souvenirs ou même de contes oraux. Comment dans de telles conditions garantir le respect de l'auteur et de son oeuvre lorsqu'ils tombent dans le creuset de l'analyse anthropologique. Bardés de précautions d'ordre éthique quand ils approchent des informations orales, les anthropologues se moqueraient-ils d'autre part de préserver l'intégrité des témoignages littéraires ? (. . .)

Pierre Anctil
Anthropologue
Institut québécois
de recherche sur la culture
Montréal

Le 17 décembre 1980

M. Adrien Thério, dir.,
Lettres québécoises

Cher collègue,

Je m'étais indigné de voir réécrire les Mémoires du P. Guinard, mais je n'avais pas soupçonné, avant de vous lire, que le mal fût grand à ce point. Le procédé dépasse tout entendement ! (. . .)

Bien vôtre

Émilien Lamirande
Sciences religieuses
Université d'Ottawa

À PROPOS DE LEDUC

Que René Payant n'aime pas mon livre sur Fernand Leduc, libre à lui, bien entendu. Qu'il le trouve terriblement ennuyeux, anachronique, « fadement historique », cela me laisse parfaitement indifférent. Encore faudrait-il que sa mise en pièce repose sur les bonnes raisons. Ce n'est plus assez, pour lui, que d'être branché sur la « modernité » : il convient désormais de se réclamer de la « postmodernité » (j'aime cette superbe définition d'André Brochu : « La modernité, c'est la mode qui se prend pour l'éternité. ») Une furieuse hantise de rater le train d'après-demain a été depuis quelques décennies le principal souci d'à peu près tous les tenants des nouvelles-nouvelles critiques.

Revenant une fois de plus à ce vieux mythe d'une « science de l'art » (ou de la littérature), R. Payant me reproche en somme de n'avoir pas écrit le livre que je n'avais nulle intention de faire. Les fariboles sémiotisantes dont se gargarisent les théoriciens « new wave » et leurs épigones de province n'impressionnent qu'eux-mêmes, après tout, avec ceux qui croient qu'un discours d'abord incompréhensible est nécessairement génial. Sur un autre registre, mais encore proche, Claude Lévi-Strauss a stigmatisé il y a belle lurette les structuralistes de tout poil qui avaient un peu vite annexé sa méthode, en dénonçant « maintes entreprises frelatées menées par des pêcheurs en eau trouble, tel ce « structuralisme-fiction » qu'on a vu fleurir dans le monde philosophico-littéraire et dont les productions représentent à peu près, par rapport au travail des linguistes et des ethnologues, un équivalent de ce qu'offrent certaines revues aimées du grand public en matière de physique et de biologie : un dévergondage sentimental nourri de connaissances sommaires et mal digérées. (. . .) c'est là pervertir l'intention structuraliste, qui est de découvrir pourquoi des oeuvres nous captivent, non d'inventer des excuses à leur peu d'intérêt. » (*L'Homme nu*, 1971).

Je relèverai ici trois points du compte rendu de R. Payant où la mauvaise foi le dispute au parti pris. D'abord sa dénonciation de « l'âme professorale » qu'il décèle dans mon *Leduc*, comme si la triste cuistrerie « professorale » des critiques de sa religion n'était pas une sinistre réalité. Le terrorisme intellectuel n'a pas surtout été, que je sache, l'apanage des critiques de type traditionnel, ces récentes années. Les diktats des « nouveaux ceci » et des « nouveaux cela » continuent de provenir la plupart du temps du même horizon.

Outre cela, le reproche le plus caractéristique — et le plus révélateur d'un certain esprit, aujourd'hui — sera bien celui d'une « idéologie infiltrée (consciemment ou inconsciemment) dans (l')apparente naïveté » de mon *Leduc*. Le chat montre encore ici le bout de la queue : de sombres desseins, on s'en doutait, se dissimulent toujours nécessairement, selon R. Payant, sous un texte simplement lisible. Il poursuit du reste, apparemment naïf : « Admettons que la collection « Arts d'aujourd'hui » des éditions Hurtubise HMH cherche à atteindre le plus vaste public possible. » C'est au moins faire semblant qu'on n'a pas compris pour mieux affirmer ensuite qu'on ne sait pas bien la différence entre un

discours s'adressant au plus grand nombre et un autre, aux « spécialistes ». À qui veut-on faire croire que le charabia qu'on lit dans certaines revues d'art confidentielles parle à la majorité ?

Enfin, et ceci découle de cela, ce livre « vulgarisateur », « c'est-à-dire *faussetment populiste* » (je souligne), véhicule d'après R. Payant une aberration majeure : celle qui veut que l'expérience esthétique en soit une fondamentalement intérieure, « profondément subjective » tous azimuts, c'est bien connu, de même que *ça s'écrit, ça doit se peindre . . .* Je renverrais ici volontiers R. Payant à Josef Albers : « Contenu de l'art : Formulation visuelle de nos réactions face à la vie. (. . .) But de l'art : Révélation et manifestation d'une valeur. » Eugen Gomringer parle de deux orientations fondamentales dans la création d'Albers : d'abord « la spontanéité de l'idée », qui est liée « à la plus grande subjectivité possible dans l'expression ; subjectivité et spontanéité doivent laisser dans l'oeuvre terminée une trace perceptible. » Puis, dans un second temps, vient l'autre orientation qui « prend également sa source dans le jaillissement de l'idée et non pas dans le calcul de l'effet à obtenir, selon une opinion assez répandue aujourd'hui ; il s'y mêle, dans la mesure du possible, une volonté d'objectivation » (je souligne).

R. Payant trouvera sans doute encore une fois que je cite beaucoup. Que ne relit-il alors son propre papier, où il trouve le moyen d'appeler à la rescousse Derrida, Lyotard, et Bachelard en prime, le tout en sept petites colonnes.

Jean-Pierre Duquette

Que Jean-Pierre Duquette n'aime pas mon compte rendu de son Fernand Leduc, libre à lui, bien entendu . . . Qu'il veuille rester hors de la modernité, cela me laisse parfaitement indifférent.

Quant au « terrorisme intellectuel », eh bien, justement, j'y avais pensé (cf. dans ce numéro même) car l'option théorique n'exclut pas nécessairement l'auto-critique. Mais peut-être que l'option historique, fadement narrative . . .

*Quant aux libertés provinciales face à l'autorité, ou au dogmatisme de la capitale et des maîtres, les extravagances et les dérives perverses ne sont pas à dédaigner mais à retenir (cf. l'option Jean Leduc dans *Hobo-Québec, hiver 1980-81*).*

Quant à préférer la prose lyrique, berceuse, ou prétendu « charabia », agressif et bouleversant, je crois que le Petit Robert, dans sa plus récente version, est à connaître . . . de tous, car il s'adresse à tous et c'est une fête d'y plonger.

Quant au statut et à la fonction esthétique et sociale de l'oeuvre d'art, je continuerai à suivre Lyotard, Derrida, etc., ne vous en déplaise.

Quant aux citations, je crois bien saisir l'occasion d'y revenir, ailleurs, . . . et peut-être sur le même sujet.

Et quant aux oeuvres de Fernand Leduc, je regrette toujours qu'on n'ait pas le plaisir de les voir plus souvent et régulièrement à Montréal.

René Payant
le 16 janvier 1981.